

Introduction

Syliane Charles et Jacques-Henri Gagnon

Volume 29, numéro 1, printemps 2002

Spinoza sous le prisme de son anthropologie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/009559ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/009559ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Charles, S. & Gagnon, J.-H. (2002). Introduction. *Philosophiques*, 29(1), 3–5.
<https://doi.org/10.7202/009559ar>

Introduction

SYLIANE CHARLES

Université de Montréal

Sy_Charles@yahoo.ca

JACQUES-HENRI GAGNON

Ministère des Affaires étrangères et du commerce international du Canada

jacques-henri-gagnon@wanadoo.fr

Depuis l'anniversaire du tricentenaire de la mort de Spinoza en 1977, les études spinozistes se sont développées avec une vigueur de plus en plus grande. Les centres et les groupes de recherches ainsi que les diverses sociétés consacrés au philosophe hollandais et à son œuvre se sont solidement établis dans plusieurs pays (Allemagne, Argentine, Brésil, Espagne, États-Unis, France, Israël, Italie, Pays-Bas, pour n'en nommer que quelques uns) ; les colloques et les publications sont chaque année plus nombreux. Et une nouvelle édition critique viendra bientôt remplacer celle de Gebhardt publiée entre les deux guerres. Il était inévitable que cet intérêt mondial atteigne aussi le Canada, et incite quelques chercheurs à faire de Spinoza et de son œuvre l'objet principal de leurs préoccupations.

En France et aux États-Unis, ce renouveau des études spinozistes s'est traduit par une attention nouvelle des chercheurs pour des problématiques qui jusque-là étaient marginalisées. Si les thèmes métaphysiques, qui constituaient traditionnellement la part belle des études spinozistes, ne furent pas entièrement délaissés, ceux liés à l'anthropologie, à l'éthique et à la politique se révélèrent être des points d'entrée féconds dans le système et donnèrent lieu à des interprétations originales de l'ensemble de la philosophie spinoziste. On pense notamment ici au grand livre d'Alexandre Matheron, *Individu et communauté chez Spinoza*, qui bien que publié pour la première fois en 1969, ne trouva réellement ses lecteurs qu'après ce tournant des études spinozistes. Ce numéro thématique est une manifestation de ce nouvel intérêt. Le lecteur des quelques études qu'il contient sera à même de constater la vigueur et la richesse de ce nouveau Spinoza, qui trop longtemps au Québec et au Canada, fut considéré comme un philosophe mineur que recouvrait l'ombre du grand Descartes.

La conception de l'homme chez Spinoza s'enracine dans une ontologie de la puissance qui conduit à définir l'homme, comme tous les autres êtres, par sa puissance, ou *conatus*. L'homme cependant se trouve avoir — par un hasard de la nature, c'est-à-dire par une nécessité non finalisée — une complexité corporelle plus grande qui lui assure l'ouverture à un degré supérieur de connaissance, et justifie par là le retour à une affirmation de son statut privilégié dans la nature. La thèse d'une communauté d'essence avec tous les êtres, qui constitue le cœur de la critique spinoziste de la conception cartésiano-chrétienne de l'homme comme être ontologiquement distinct des

autres, et supérieur à eux, se trouve donc être en même temps le fondement d'un retour à l'homme, sous des modalités entièrement nouvelles cependant. C'est à étudier ces modalités spécifiques qu'est consacré le présent numéro thématique, pour rendre compte des développements contemporains dans l'étude de l'éthique spinoziste.

L'homme dans la nature n'est plus qu'une partie de celle-ci, il reste soumis à son ordre et à ses lois nécessaires : sa libération même n'a de sens qu'à travers l'acceptation et l'amour de cette nécessité. La compréhension de la nouvelle théorie de l'homme doit donc se faire en premier lieu au regard de l'ontologie de la puissance, laquelle définit l'essence de Dieu même (*Éthique* I prop. 40). Cette étude directement reliée à la métaphysique a été particulièrement réalisée par les articles de Paola de Cuzzani, qui examine les implications éthiques du nouveau positionnement de l'homme dans la nature, et de Bruce Baugh, qui situe l'existence humaine vis-à-vis de la durée en Dieu. De plus, le caractère désirant et dynamique de l'essence de l'homme implique une conception entièrement renouvelée des différents secteurs de son activité, et ce dans l'éclatement de tout ce qui concerne l'homme, ce qui conduit à un deuxième volet d'étude. L'image du prisme qui diffracte un continuum de lumière en une multitude de couleurs semblant avoir chacune leur autonomie et leur singularité, et qui toutes néanmoins dépendent de la même source lumineuse, est l'illustration de cette unité dans l'éclatement. La définition nouvelle de Dieu comme puissance infinie, qui a donné lieu à une profusion d'études, se diffracte en une grande variété d'effets lumineux distincts qui, eux, restent encore largement à explorer au sein des études spinozistes, et qui ont pour point commun le caractère central de la problématique humaine. Parmi ces effets concernant l'homme, on trouve en premier lieu l'éthique — c'est bien le sens profond de la démarche spinoziste —, avec toutes les questions qui en découlent. Notamment, la question du mal et de l'immortalité ou non de l'âme, dont traite l'article de Steven Nadler (en comparaison avec les conceptions juives médiévales) ; celle des modalités concrètes du développement éthique, dont traitent sous des angles différents les articles de Jacques-Henri Gagnon (la méthode et la détermination à vouloir connaître), de Syliane Charles et de Rose Goetz (la place des affects dans l'éthique), et d'Andrea Zaninetti (le mécanisme de la connaissance imaginative et les voies de son dépassement). Au nombre de ces effets pour la théorie de l'homme se trouve également la philosophie politique, à laquelle ouvre l'article de Laurent Bove qui analyse la stratégie de renforcement de soi des individus complexes que sont les sociétés politiquement constituées ; ou encore, parmi la multitude des modalités qui caractérisent l'homme, la philosophie du langage, avec le texte de Jacqueline Lagrée, et celle de la conscience, avec l'article d'Elhanan Yakira sur l'intentionnalité.

L'ordre du découpage proposé ici n'est qu'une suggestion parmi d'autres de cheminement dans ce numéro, dans lequel on pourrait tracer d'autres itinéraires, que le lecteur n'a plus qu'à inventer pour lui-même, selon

son gré et ses intérêts propres. L'unité de la thématique anthropologique, qui est celle d'un souci commun de déterminer la puissance revenant en propre à l'homme chez Spinoza, n'oblitére pas en effet la réalité de la fragmentation en une grande diversité de domaines de ce questionnement, comme l'atteste d'ailleurs l'explosion des études spinozistes actuelles elles-mêmes.

Il n'est pas exagéré de dire que, depuis la mort de Spinoza — et peut-être même un peu avant celle-ci — sa pensée hante l'histoire de la philosophie européenne. Il n'est pas de grand philosophe qui n'ait eu à se défendre d'avoir été spinoziste ou encore sur qui l'influence du philosophe de Voorburg ne fût déterminante. Si quelque doute subsistait à cet égard, il suffirait pour lever celui-ci d'ouvrir le remarquable ouvrage de Jonathan I. Israel, *Radical Enlightenment*, (Oxford University Press, 2001) qui retrace l'histoire de cette présence continue du spinozisme au sein de la conscience européenne. On constate alors que la pensée de Spinoza est la véritable négativité de cette conscience européenne, mais aussi sa critique anticipée. De ce point de vue, la philosophie de Spinoza demeure toujours actuelle.